

Plus la récolte est bonne – 2004

Je viens de lire « Guerriers nus », recommandé par Momo à mon retour du Niger. C'est fascinant. Je n'ai qu'une hâte, celle de partir à la rencontre du peuple Surma, au sud de l'Éthiopie, à la frontière avec le Soudan, dans une vallée parallèle à celle du fleuve Omo. Les Surmas appartiennent aux populations nilotiques, encore très primitives. Ils vivent entièrement nus et pratiquent l'élevage et la culture du maïs. Une à deux fois par an, après les moissons, ils se livrent à des joutes souvent très violentes entre villages pour valoriser leurs meilleurs guerriers : le donga. Les combattants s'affrontent deux par deux avec des bâtons écorcés d'acacia, d'environ deux mètres de long. J'appelle Momo pour qu'il organise le voyage. Départ le 24 janvier prochain pour dix jours de reportage dans l'inconnu.

Début Janvier, on vient de fêter le nouvel an 2004 chez mes parents. On doit rentrer à Méaulte dans deux jours. Je regarde tranquillement la TV dans le canapé quand je ressens une vive douleur dans le dos.

« C'est pas possible ! » Cette fois, ce n'est pas qu'une alerte. Le lumbago est franchement installé, en mode douleur maxi. Je vais prudemment m'allonger sur le lit et demande qu'on appelle de suite le médecin qui exerce dans l'immeuble. Il ne tarde pas à venir me faire une injection anti-inflammatoire. J'imagine le pire, craignant de devoir annuler mon prochain voyage. La nuit se passe sans ennui. Le toubib revient pour une seconde injection. Le lendemain, je réussis à prendre la route pour Méaulte, un peu coincé mais sans encombre. Sitôt arrivé, je contacte mon fidèle kiné pour une séance de relaxation. Il me conseille d'effectuer des étirements chaque matin, et à chaque fois que survient une douleur suspecte : en position allongée sur le dos, je ramène une jambe pliée contre moi durant une minute, l'autre jambe reste pendante, puis une minute avec l'autre jambe. Depuis, je pratique cet exercice tous les matins au réveil, jusqu'à aujourd'hui.

Le 24 janvier, j'arrive frais et dispo à Addis Abeba. Mon guide, Abédjé, me conduit de suite à l'hôtel. Outre la couleur de la peau, il ressemble étrangement à Thuy, mon guide vietnamien : rondlet, crâne rasé, rieur mais plus effacé sans être timide. Lui aussi parle français. On traverse ensuite l'immense marché pour acheter la nourriture de la semaine et faire le plein d'essence du réservoir et de six jerricans de vingt litres. On ne partira que demain vers le sud. En attendant, on visite le musée national, riche du témoignage historique, culturel et archéologique du pays, avec en particulier le squelette de notre ancêtre Lucy.

Il pleut sur la route qui nous mène à Djimma. Abédjé est inquiet car ce sera bientôt une piste non goudronnée. Trois cents kilomètres plus loin, on arrive dans la cité sous une pluie battante. On s'installe dans un petit hôtel attendant à un bar, juste au moment où se déroule un match de foot de la Coupe d'Afrique des Nations. Grosse ambiance devant la télé. On se croirait au stade ! Un sandwich et une bière plus tard, on dort comme des poupons repus.

Belle matinée. Le ciel est presque dégagé. La patronne, qu'Abédjé a l'air de bien connaître, nous sert une délicieuse préparation fruitée : une mangue mixée couverte d'un mélange avocat-jus d'orange, le tout arrosé de jus de citron vert. Une recette que je resserre encore maintenant.

La piste en terre noire devient de plus en plus boueuse à cause des pluies de la veille. A la sortie d'un village, un camion embourbé bloque la circulation ...c'est-à-dire nous, car nous sommes seuls dans ce coin perdu. La route est complètement défoncée. La couche de boue, très épaisse, ne laisse rien présager de bon. Abédjé fait la moue, descend du 4X4 pour inspecter les environs puis remonte.

« Je vais essayer. On va bien voir... » Il embraye la première et avance lentement pour contourner le camion en roulant sur le bas-côté de la piste. On dérape mais on progresse. L'incertitude se prolonge sur plus de cent mètres, puis on entame une longue descente moins glissante qu'Abédjé négocie en zigzagant continuellement, toujours en première. Plus que cent kilomètres... ! Les villages se raréfient. Une heure passe. La piste remonte et s'assèche à mesure qu'on roule jusqu'au sommet d'un plateau. On découvre alors un paysage de savane qui étire à l'infini le vert tendre et reposant de ses nouvelles pousses. Les montagnes de l'extrême sud apparaissent enfin, dominant l'une des régions les plus méconnues et les plus fascinantes d'Afrique : la vallée des Surmas.

On aperçoit enfin un hameau.

« On est arrivé. On va camper sur un terrain surveillé par l'armée. On ne devrait pas avoir de problème, mais c'est obligatoire. Le mois dernier, une tribu a massacré des dizaines de personnes d'une tribu voisine, en représailles à un vol de bétail. Ici, le bétail représente tout leur patrimoine, leur compte en banque. » On entre dans l'enclos protégé en saluant nos anges gardiens armés de kalachnikovs : deux jeunes soldats sans doute ravis d'avoir enfin de la compagnie. On déplie nos tentes puis Abédjé sort le matériel de cuisine (réchaud à gaz, chaudron, gamelles...) et prépare un bon plat de pâtes au beurre et

gruyère râpé. Des bananes complètent le diner. Avant d'aller se coucher, il met un CD de musique classique. Il a pris du Mozart, du Bach, mais ce soir c'est du Verdi, qu'il règle au bon niveau d'écoute pour conclure et embellir une journée plutôt stressante.

Le jour J est arrivé. La montée d'adrénaline est perceptible. On marche un bon quart d'heure sur un sentier en sous-bois, accompagné par l'un des deux militaires. On enjambe un petit ruisseau à gué. Je m'arrête souvent pour filmer des fleurs d'une étrange beauté, jaunes ou orangées, ainsi que des oiseaux comme un petit calao et d'autres plus colorés. J'appréhendais ce voyage à cause des risques décrits dans le livre « Guerriers nus », mais mes craintes commencent à se dissiper tout au long de notre immersion dans ce petit paradis. Enfin, on surplombe un village, LE village, lui-même au sommet d'une colline. Un habitant court vers nous, entièrement nu, sculptural, bardé de scarifications spécifiques de sa tribu. Il salue Abédjé, qu'il connaît de longue date, puis nous invite à le suivre.

« C'est mon copain. Il nous attendait »

« Comment il l'a su ? »

« Le téléphone arabe est partout en Afrique...Il est content de nous voir. C'est le seul du village qui parle l'oromo, l'une des principales langues d'Ethiopie avec l'amharique et l'anglais. »

Plus que quelques arbustes et nous voilà au niveau des premières huttes, coniques, entièrement couvertes de paille. Plus loin, on débouche sur le centre du village, très animé. Vision surnaturelle, retour dans la préhistoire !

Des enfants nus courent et se poursuivent en criant, tous bariolés de motifs blancs. Des hommes, plus ou moins jeunes dans le plus simple appareil, discutent par petits groupes, assis sur des grosses pierres. Certains sont équipés de kalachnikovs, troquées au marché noir dans la vallée voisine située au Soudan : un fusil contre deux vaches. Avant, ils utilisaient des sagaies, mais des armes à feu sont plus efficaces pour la chasse, et plus dissuasives contre les tribus qui tentent régulièrement de s'emparer de leur bétail. Je les salue. Ils me sourient. On se dirige vers un homme aux cheveux blancs, bien ridé, les yeux plissés : c'est le patriarche, mais pas le chef. Les Surmas renoncent à se donner toute forme de hiérarchie. Il reste assis, puis me prend la main et la serre entre les deux siennes, en me fixant avec un léger sourire, tendre et affectueux.

« Chali, a-chali, a-chali » Puis il prononce d'autres paroles d'une voix douce et mesurée. Abédjé me traduit via le jeune traducteur.

« Chali veut dire bonjour, merci, bienvenue. Après, il a dit qu'il devait te respecter, parce que toi aussi, tu as des cheveux blancs ». J'ai donc droit, avec beaucoup de fierté, aux honneurs d'un sage de tribu. Une tribu qui perpétue le mode de vie primitif de ses ancêtres, tel qu'ils le pratiquaient des siècles plus tôt, voire des millénaires. Ici, tout a l'air simple et pratique. Je daigne enfin jeter un oeil sur les femmes, occupées à moudre des grains de maïs. Je constate qu'elles cachent leur intimité sous une sorte de plaid : un simple tissu écossais serré à la ceinture en guise de jupe. Certaines en portent un autre, noué sur l'épaule comme une toge. Elles rient en parlant de nous, d'un air complice et moqueur, et plus sûrement de moi. Pourtant, leur tâche a l'air rude. Elles sont à genou. Elles égrainent du maïs dans une auge taillée dans une roche posée devant elles, puis l'écrasent avec une grosse pierre arrondie en la frottant vigoureusement d'avant en arrière. Abédjé essaye de les imiter, en croyant pouvoir les aider, mais se rend vite compte de la difficulté de cette corvée.

Je me languis de pouvoir filmer cette scène d'un autre temps, mais je dois me raisonner pour leur laisser le temps de s'habituer à ma présence. Les femmes se renseignent auprès d'Abédjé : d'où je viens, comment je vis là-bas, si j'ai des enfants, qu'est-ce que je mange, qui c'est celui-là, il a une drôle de tête ce type-là, etc...les hommes restent discrets. Par contre, les enfants sont plus curieux et s'intéressent à ma caméra. J'en profite pour la mettre en route et leur montrer les images sur l'écran de contrôle. Ils sont aux anges. Je leur fais expliquer par Abédjé et le jeune traducteur, qu'il ne faut pas regarder la caméra quand je les filme, pour qu'ils soient plus naturels, comme si je n'étais pas là. Je commence à les cadrer. Ils ont pigé.

Après accord de la gente féminine, je tourne la scène du maïs, sous le regard amusé des enfants accrochés à mes basques. Dès qu'une femme porte son regard vers moi, ils sont les premiers à lui rappeler la règle : « pas la caméra ! ». Au fil des heures, je navigue comme un poisson dans l'eau, libre de mes mouvements. Mais dès que j'arrête de filmer, les petits chenapans me supplient de les filmer. Ils sont beaux à croquer, comme pour un jour de carnaval. De la tête aux pieds, leur peau est peinte à la chaux de dessins géométriques faits de points, de courbes, de segments de droite, d'arabesques. En fait, ces peintures constituent un véritable déguisement qui fait oublier leur nudité. Chez les Surmas, les hommes doivent paraître beaux, pour séduire. Et l'apprentissage du maquillage

est assez précoce. Pour les femmes, il est essentiel d'augmenter sa valeur en se parant d'un labret aussi grand que possible. La lèvre inférieure est percée dès le plus jeune âge, et l'orifice est régulièrement agrandi jusqu'à y loger un plateau en terre cuite. Pour des raisons pratiques évidentes, il n'est pas porté en permanence, et je suis alors impressionné par la vision de cette lèvre distendue qui pendouille sur le menton. Cette coutume tend à disparaître chez les jeunes, avec l'arrivée d'un vent de modernisme. Mais les scarifications restent à la mode, car c'est une marque d'appartenance à la tribu. Je vais filmer une jeune fille qui fabrique un bracelet pour sa copine, en enroulant un fil de cuivre autour de son poignet pour former plusieurs spires jointives, qui rappellent les colliers des femmes girafes en Birmanie. Une femme rase entièrement le crâne d'un enfant de cinq ou six ans avec une lame Gillette. On sent qu'elle maîtrise parfaitement la technique sans risquer de taillader le cuir chevelu. Les hommes se rasent aussi, mais en laissant des zones décoratives. Je m'approche d'une maman qui maquille le visage de son bébé d'un an. Elle nous invite, avec Abédjé, à visiter son logis. On entre par une ouverture pratiquée dans le toit de paille. Le mur qui entoure la pièce unique est constitué de gros piquets plantés côte à côte. A l'intérieur, on trouve plusieurs paillasses, des réserves de maïs, des tissus, des tas d'objets en vrac, comme des colliers, des outils...et des poules de passage.

On suit un petit groupe d'enfants et d'ados dans les environs. Ils ont faim, alors ils mangent ce qu'ils trouvent autour du village, comme des jeunes pousses de maïs. Ils décortiquent la couche extérieure puis déguste l'intérieur tout en marchant et sautillant, comme le ferait un chimpanzé. D'autres grimpent dans un arbre pour y cueillir des baies verdâtres aussi amères que croquantes. L'un d'eux s'accroche au bout d'une branche pour se laisser balancer par un copain. De vrais petits singes, toujours prêts à jouer et à se chamailler. On ne voit pas le temps passer. Il faut déjà rentrer au campement militaire. Les enfants se regroupent pour nous escorter jusqu'à la petite rivière. Quelques-uns en profitent pour boire de son eau, fraîche et claire. Abédjé fait de même, pour me prouver que la pollution n'a pas encore atteint le territoire Surma.

Bercé par « La flûte enchantée », on s'endort pour une courte nuit. Demain, on se lève aux aurores.

Il fait plutôt frais ce matin, et l'atmosphère est encore humide. Le soleil a du mal à percer la couche de nuages qui assombrit le ciel. On avance dans le silence de la pénombre pour rejoindre le groupe de jeunes gens qui gardent le bétail. Le troupeau est toujours éloigné du village et parqué, la nuit, dans un enclos d'où

l'on peut détecter toute intrusion bien avant d'être repéré. On découvre la cachette en apercevant la lueur rouge d'un feu encore actif. Un signal du jeune traducteur prévient de notre arrivée. Le camp est cerné d'une large clôture de branchages épineux. A peine franchi l'obstacle, les jeunes pasteurs nous congratulent puis retournent prendre leur petit déjeuner. Cinq d'entre eux maintiennent fermement les pattes et les naseaux d'une vache. Un autre, armé d'un arc rudimentaire, vise la veine jugulaire de l'animal et décoche une flèche. Le sang jaillit. Il est vite récupéré dans unealebasse et bu à tour de rôle, pendant qu'on stoppe l'hémorragie d'une simple pression sur la cicatrice. Cette bonne dose de vitamine réchauffe les organismes engourdis par le froid. On me propose de goûter ce breuvage, mais je préfère décliner l'offre et continuer de filmer. Ce spectacle est tellement sidérant que je ne perçois rien d'écoeuvrant en voyant ces hommes se délecter et baver le sang épais, encore fumant.

Après ce petit déjeuner tonifiant, les jeunes s'approchent du feu de camp et s'enduisent le corps de cendre, en soignant l'esthétique de la décoration.

Sur le sentier de retour au village, le jeune traducteur nous dit que les Surmas n'élèvent pas leurs vaches pour la viande.

« On ne mange que le gibier qu'on chasse. Le cheptel est un symbole de richesse, de statut social et une monnaie d'échange, en particulier pour s'acquitter de la dote des mariages : environ trente vaches pour la première épouse, vingt pour la deuxième. Pour les suivantes, on négocie... »

Les hommes finissent la récolte du maïs, à l'aide de petites faucilles. Les femmes continuent de moudre les grains en farine très fine. Pour se reposer, les hommes enfilent des perles qui orneront des bracelets et colliers portés par les deux sexes. Des femmes fument un ancêtre du narguilé, en toussant et crachant de longs filets de salive loin devant elles. En fin de journée, on s'occupe d'hygiène et sécurité. Les séances d'épouillages constituent de vrais moments de détente, en contraste avec le rituel quotidien des soins pédicures prodigués aux enfants. C'est avec des épines d'acacia qu'on extrait les gravillons incrustés dans leur voute plantaire, encore fragile. Un pauvre bambin en pleur semble m'implorer de le sortir de cette galère. Les pieds des adultes, protégés par une corne isolante au fil des ans, peuvent fouler les sols les plus agressifs.

Aujourd'hui, les hommes vont défricher un nouveau terrain proche du village, pour les prochaines semailles.

Les femmes font bouillir de l'eau pour cuire la farine de maïs, préalablement roulée en boulettes. La farine ne sert pas à faire du pain ou des galettes. Elle est

réservée à la préparation de la bière. Le maïs continue de bouillir sous un matelas de feuilles dont les propriétés vont faciliter la fermentation. Ensuite, on transfère les boulettes à la main dans un chaudron, en trempant ses doigts dans une cuvette d'eau fraîche pour atténuer les brûlures.

Après deux jours de fermentation, les femmes transportent les lourds chaudrons sur leur tête, jusqu'au champ en cours de défrichage. Les hommes s'activent et transpirent. Il fait soif ! Le contenu des chaudrons est alors réchauffé, filtré puis versé dans des calebasses d'environ un litre chacune. La bière nouvelle est d'abord testée par les femmes avant d'être offerte aux valeureux travailleurs. Certaines calebasses sont vidées d'une traite. Le breuvage, amer et alcoolisé, paraît corrosif mais tonique, très tonique ; à tel point que de grosses larmes inondent les visages marqués de fatigue.

La bière coule à flot. La récolte a été bonne. Alors on danse et on chante, jusqu'au soir. L'excitation gagne tout le village. Les jeunes se poursuivent en s'aspergeant d'eau avec des jerricans, pendant que les anciens parlent d'organiser la compétition rituelle avec les autres villages.

Les femmes se font plus belles que d'habitude. Leur trousse de maquillage est plus nature que nature : un peu de calcaire, de l'eau et un pinceau taillé dans un simple morceau de tige végétale dont l'extrémité est de forme circulaire ou étoilée. Elles se dessinent mutuellement des contours subtils et fantaisistes sur le visage et tout le corps. Cet art pictural d'une grande sensualité représente souvent des motifs animaliers : la robe d'une vache, le pelage d'un prédateur ou le faciès d'un singe. Elles sont alors prêtes pour assister au Donga, demain.

La lune éclaire encore la nuit quand on arrive sur le théâtre des opérations, à une heure de marche du camp. C'est le même emplacement depuis plusieurs années. Il sera changé si un guerrier succombe au cours du Donga. On ne sait pas quand va commencer le Donga, alors on a préféré arriver en avance. Je m'allonge dans l'herbe humide pour finir ma nuit.

Les spectateurs commencent à affluer alors que la lumière envahit la savane.

L'attente est soudain interrompue par une clameur lointaine. Tous les spectateurs, dont les jeunes filles à marier en quête du guerrier de leurs rêves, se tournent en direction des combattants qui approchent du fond de la vallée. La tension est palpable. On distingue maintenant le drapeau jaune et blanc de l'équipe d'une centaine d'hommes qui montent vers nous, en chantant un air répétitif, grave, caverneux, envoûtant.

« Aïlam la, aïlam ba la la - Aïlam la la, aïlam ba la la - Aïlam la la, aïlam ba la la - etc... ». Je me poste sur leur passage et déclenche la caméra. Ils arrivent à ma hauteur. Je suis alors noyé dans une armée en marche sortie tout droit de la nuit des temps. Une armée d'hommes nus, maquillés de chaux, brandissant leurs perches comme des sagaies. Je suis fasciné, transcendé par une puissante montée d'adrénaline jamais ressentie jusque-là. En parallèle, une seconde clameur se mêle progressivement à la première.

« Haa Haa, Huum Huum - Haa Haa , Huum Huum - Haa Haa , Huum Huum – etc. ... ». Un autre groupe arrive sur le terrain aux couleurs d'un drapeau noir et blanc. Dans les deux camps, on encourage et on stimule ses favoris. Leur tête et leurs articulations sont parfois protégées avec des fibres végétales tressées. Les combattants s'affrontent deux par deux. Au cours du round d'observation, chacun essaye d'impressionner l'adversaire. Mais les préliminaires constituent aussi des parades nuptiales. Quand plusieurs hommes convoitent la même femme, ils doivent se battre. C'est le vainqueur qui obtiendra ses faveurs. Plusieurs tournois ont lieu en même temps. Les vainqueurs participeront au deuxième tour et ainsi de suite jusqu'à la victoire finale. Les joutes sont violentes ; les coups n'atteignent pas toujours leur cible, mais quand ils portent, le sang jaillit et ruisselle sur les crânes, le dos ou les jambes. Les combattants font soigner leurs blessures, fiers de pouvoir les exhiber, plus tard. Je suis scotché à mon objectif, j'entends siffler les bâtons, mais Abédjé veille et m'extirpe souvent de la mêlée.

Et puis la fièvre monte, car certains en profite pour assouvir leurs vengeances ou les vieilles rancoeurs entre villages. Les affrontements incontrôlés se multiplient. Un ancien, qui joue le rôle d'arbitre, doit intervenir et rappeler les règles du Donga.

Les duels se poursuivent tout l'après-midi. Les vainqueurs sont portés en triomphe. Avant de regagner leurs villages, vainqueurs et vaincus se rassemblent. Ils vont danser et chanter toute la nuit, pour remercier leur dieu unique, Tumu, grand maître de la pluie, le dieu qui veille sur les Surmas. Le dernier jour, détente au village. Je remarque quelques chèvres dans un petit enclos entre les dernières huttes du village. Je demande à Abédjé s'il saurait préparer un méchoui de chèvre.

« Bien sûr, pourquoi ? »

« On va acheter une chèvre aux Surmas et on va les inviter à la manger avec nous, au camp militaire ». Sitôt dit, sitôt fait. Le patriarche est ravi et fier. Une chèvre est alors sacrifiée et dépecée au village. On rapporte la viande au camp,

accompagné par une dizaine d'hommes et d'enfants. Abédjé allume un grand feu de bois. Les deux militaires sont de la partie.

Au cours du repas, je commence à apprendre des mots Surmas que je leur traduis en français. En caressant le chien du camp, un gentil bâtard à l'oeil crevé qui veille sur moi mieux que ses jeunes maîtres militaires, un Surma prononce le nom de l'animal dans sa langue : « rosso » et je répète « rosso ». Puis je dis « chien », et tous les Surmas répètent « chien ». Abédjé et le jeune traducteur se prêtent au jeu pour trouver le maximum de mots très simples : lune se dit « tangui », étoile « magnani », puis hutte, voiture, vache, chèvre, maïs, bière... Les éclats de rires s'enchainent quand on ne prononce pas correctement, alors que les succès sont suivis d'un « Wèèèèh ! » de satisfaction. Le jeu se prolonge tard dans la nuit. J'ai l'impression qu'on aurait pu se comprendre en quelques semaines. Les paupières peinent à rester levées. Je salue nos invités la mort dans l'âme. Je sais que je ne reverrai plus cette nouvelle famille en cours de construction. Je sers les mains de mon ami le sage et le remercie pour son accueil.

« Chali, a chali ». Son regard s'incrute dans le mien, sans le lâcher.

« Chali, a chali » Ses yeux embués brillent sous la lueur des braises. Je finis par me détourner pour aller me réfugier sous ma tente. Les Surmas parlent en sourdine, puis leurs voix s'estompent, et je m'endors.

L'aboïement du chien me réveille. Je m'habille, ouvre la tente et découvre, abasourdi, tous les Surmas endormis les uns sur les autres autour du feu presque éteint. Ils sont restés à nos côtés pour veiller sur nous, et retarder au maximum le moment de la séparation...

De retour à l'hôtel d'Addis Abéba, j'ai le plaisir de rencontrer Momo, pour la première fois. Il vient d'accompagner le rédacteur en chef de Trek magazine et un grand reporter du Figaro magazine à Sheikh Hussein, un haut lieu de pèlerinage pour des dizaines de milliers d'éthiopiens. Lors du dîner pris en commun, on se raconte nos péripéties respectives, en bavant d'envie de les vivre à notre tour. Ils ajoutent qu'aucun reportage n'a jamais été réalisé sur l'évènement qu'ils viennent de vivre, et qui se déroule toujours au moment de l'Aïd el kébir. Il ne m'en faut pas plus pour me convaincre. Je demande à Abédjé s'il est partant pour me guider à Sheikh Hussein l'an prochain.

« Quand tu veux ! ».